

## Monnaie, société et individuation

En dehors de toute croyance ou superstition, il y a des forces **symboliques**, mystérieuses, invisibles, anonymes qui s'avèrent aussi contraignantes que la force physique. On ne s'en étonne pas assez. Il faut dire que ce n'est même pas de l'ordre de « la loi morale » en nous, ce qui nous laisse encore une relative liberté d'examen, mais bien des lois extérieures qui nous semblent tellement naturelles qu'on ne s'aperçoit même plus de leur caractère purement social et conventionnel, perpétuant l'illusion d'une autonomie individuelle pourtant si limitée.

On se demande comment les **individus** peuvent faire société alors qu'il n'y a pas d'individu sans société, sans langage commun, sans culture ni système de production préalable. On verra qu'on peut même dire qu'il n'y a pas d'individu sans monnaie ! En effet, contrairement aux apparences immédiates, l'individu autonome n'est pas une donnée biologique, c'est un produit historique et, l'étonnant, c'est que la monnaie si décriée constitue pourtant bien l'un des principaux « supports sociaux de l'individu » (pour généraliser l'expression de Robert Castel) permettant de commencer à s'affranchir des dépendances familiales et communautaires. C'est d'ailleurs ce qu'on lui reproche explicitement de détruire les communautés, et ce à quoi il faudrait effectivement pallier puisque, répétons-le, c'est le commun la condition de l'individu, de sa part d'autonomie que la destruction de la société supprimerait presque complètement.

L'or ou l'argent pouvaient donner l'illusion d'une valeur matérielle indépendante de toute société et même de toute époque, se conservant remarquablement avec le temps. C'est ce qui a été pourtant constamment démenti par l'inflation provoquée lors des différentes ruées vers l'or. Depuis sa **dématérialisation**, achevée en 1971 avec l'abandon de la convertibilité du dollar en or, il est devenu clair pour tout le monde désormais que la monnaie n'a rien de naturel, témoignant du mode d'existence particulier des objets sociaux avec leur part d'arbitraire et de convention. C'est ce qui justifie toutes les critiques et les rêves de s'en passer, comme si son caractère artificiel pouvait annuler sa valeur effective et sa nécessité sociale.

C'est, assurément, un objet paradoxal et double qu'on peut accuser à raison de duplicité tout comme le langage dans ses 2 faces du signifiant et du signifié. En effet, ce qui distingue le langage d'un code, c'est la même chose que ce qui distingue le troc de la monnaie, faisant intervenir la **totalité** que le signifiant divise par une nomination qui n'est pas une simple mise en série mais se définit par le renvoi aux autres signifiants du dictionnaire dont elle se différencie, tout comme un prix n'a de sens qu'en rapport aux autres prix. On ne voit que des corps, on ne voit pas les liens entre les corps, on conclue un peu vite qu'il n'y a pas de totalité, pas de société ; la monnaie prouve le contraire. C'est pour la monnaie qu'on peut parler de fétichisme, bien plus que pour la marchandise, en tant qu'elle incarne la société comme telle et peut constituer une façon d'une société d'agir sur elle-même tout en augmentant le degré d'indépendance des individus (mais aussi leurs inégalités!).

Voilà qui devrait inciter, non pas à l'impossible dépassement du fétichisme des institutions sociales mais à la **réappropriation** politique de la monnaie, notamment, comme nous le verrons, au niveau local par des monnaies locales. Ce sera l'occasion aussi de revenir sur la théorie de la valeur comme théorie systémique et théorie de la représentation plutôt que théorie de l'aliénation.

### - La société comme totalité

Le débat est loin d'être nouveau du mode d'existence des totalités effectives, débat qui opposait déjà nominalistes et réalistes dans la querelle des universaux, les nominalistes prétendant qu'il n'y avait pas de communauté des Bénédictins et seulement des

Bénédictins individuels, tout comme Thatcher prétendait que la société n'existait pas. C'est le point de vue réductionniste, pour qui il n'y a que des corps (fondement du relativisme démocratique selon Badiou). Seulement, l'individualisme méthodologique a beau se contorsionner pour tenter de rendre compte des phénomènes de groupe et des crises systémiques, il faut bien admettre que certains objets sont des **objets sociaux** par nature, et qu'ils donnent corps à notre communauté effective, en particulier tout ce qui a trait à la communication dont la monnaie est l'un des exemples les plus frappants.

Sans aller jusqu'à dire qu'elle « fonde le lien social » comme André Orléan et Michel Aglietta ont voulu nous en persuader dans « La Violence de la monnaie », la monnaie qui est plutôt une des bases de l'individualisme constitue malgré tout une des meilleures réfutations du réductionnisme individualiste en tant qu'objet purement social et conventionnel qui n'est pas matériel car sa valeur dépend directement de la **totalité** (soumise à l'inflation et à la dévaluation). En effet, l'argent ne représente qu'un droit de tirage sur une part de la richesse produite, une valeur d'échange relative et non pas une valeur d'usage objective.

La monnaie est le meilleur exemple de fétichisme achevé et d'abstraction réalisée (jusqu'à sa dématérialisation !), la marchandise idéale en ce qu'elle n'a aucune valeur d'usage. Si la pensée sauvage et le sentiment du sacré restent encore bien présents au cœur de la post-modernité, c'est bien dans le **pouvoir de l'argent**, force invisible qui contraint les plus grandes volontés. La totalité s'incarne concrètement dans la circulation de la monnaie. Ce n'est pas un si grand mystère et ce n'est pas une vue de l'esprit non plus, c'est une valeur qui s'impose socialement et matériellement à travers des institutions et des moyens de paiement. Ce n'est pas pour autant la monnaie qui fonde la dette ni le lien social, c'est le langage, la famille et les dons reçus, mais la monnaie est ce qui introduit la société en tiers, socialise la dette, la fait entrer dans le circuit de la valeur et des échanges (avec un pouvoir de contrainte aussi fort que les dettes de sang, pouvant pousser au suicide. Des sauvages on vous dit !).

La société marchande peut certes nous faire éprouver un grand sentiment de solitude mais loin d'être celle d'un individu isolé, notre existence n'en demeure pas moins entièrement **sociale** et dépendante des autres, de leur reconnaissance et de leur solidarité, de leurs codes et de leurs modes, de l'état des connaissances et des techniques, ce qui n'empêche pas nos divisions et rivalités sans fin (ce n'est pas parce que la société existe comme totalité qu'elle serait unifiée, une monnaie commune ne veut pas forcément dire des intérêts communs). Non seulement nous intériorisons le langage, la culture, et la loi morale de réciprocité des interlocuteurs mais nous participons inévitablement à un système de production dont nous sommes complètement tributaires, matériellement, avec son système de valeur qui ne dépend absolument pas de nous.

### - Le système de production

Le résultat auquel nous arrivons n'est pas que la production, la distribution, l'échange, la consommation sont identiques, mais qu'ils sont tous les éléments d'une totalité, les différenciations à l'intérieur d'une unité. (K. Marx, *Introduction à la critique de l'économie politique*, 1857)

Ce sont les Physiocrates qui ont introduit la notion de **système** en économie, par l'analogie du Dr Quesnay avec le système sanguin, mais « Le Capital » de Marx constitue la première tentative rigoureuse de rendre compte de l'effectivité du système de production capitaliste en tant que système, où la production est déterminée par la circulation et la plus-value, c'est-à-dire où l'argent produit de l'argent par l'investissement productif qui améliore la productivité du travail salarié. Bien que basé sur les choix individuels, c'est un système automate (un « procès sans sujet ») largement indépendant de la volonté des acteurs, l'autonomisation de l'économie et de ses dures lois s'affirmant avec le temps. Marx n'a d'ailleurs pas seulement fait la théorie d'un système de production

particulier mais aussi de son mode d'existence en tant que système, incluant le niveau idéologique (la superstructure) qui est déterminé (par l'infrastructure) plus que déterminant, tout comme l'individu lui-même, ce qui n'est pas sans conséquences sur les stratégies révolutionnaires elles-mêmes. Ce n'est pas pour rien que « Le Capital » ne commence pas par la population, ni par l'individu dont l'expérience n'a aucune consistance si elle n'est pas intégrée dans le mouvement général où elle s'inscrit. Il ne commence pas non plus par une théorie de la connaissance mais par le mouvement réel de l'économie et le fétichisme de la marchandise dont le caractère systémique transforme les rapports entre personnes en rapports entre choses.

Il est apparemment de bonne méthode de commencer par le réel et le concret, la supposition véritable; donc, dans l'économie, par la population qui est la base et le sujet de l'acte social de la production dans son ensemble. Toutefois, à y regarder de près, cette méthode est fautive. La population est une abstraction si je laisse de côté, par exemple, les classes dont elle se compose. Ces classes sont à leur tour un mot vide de sens, si j'ignore les éléments sur lesquels elles reposent, par exemple le travail salarié, le capital, etc. Ceux-ci supposent l'échange, la division du travail, le prix, etc. Le capital, par exemple, n'est rien sans le travail salarié, sans la valeur, la monnaie, le prix, etc. Si donc je commençais par la population, je me ferais une représentation chaotique de l'ensemble. (K. Marx, *Introduction à la critique de l'économie politique*, 1857)

C'est le système de production, l'organisation sociale, les discours et les idéologies dominantes qui nous déterminent en grande partie et donnent sens à notre action. L'individu dépend toujours de la totalité sociale, des discours et des rapports sociaux dans lesquels il est pris. On ne voit pas comment il pourrait en être autrement, le **fétichisme** (de la monnaie entre autres) n'en étant qu'une manifestation, une matérialisation dont on ne peut se passer d'une façon ou d'une autre, qu'on soit sauvage ou « civilisé ». On peut donc contester les courants marxistes ou marxistes qui répandent l'illusion que le fétichisme de la marchandise serait un voile qu'il suffirait de déchirer pour retrouver une réalité originaire. C'est bien plutôt que le fétichisme est inhérent aux sociétés humaines, c'est la matérialisation de l'existence de la société comme système indépendamment de l'individu (tel un panneau de signalisation sur une route déserte). Il ne fait pas de doute que Marx s'intéresse toujours à ces contraintes systémiques en insistant sur le fait que l'individu n'a pas de prise sur le système en dehors des luttes collectives, luttes de classe qui peuvent atteindre un niveau systémique (révolutionnaire) et sans lesquelles les prolétaires sont dépourvus de tout pouvoir de résistance face au pouvoir de l'argent. C'est, en tout cas, au niveau du système qu'il faut raisonner, prendre en compte les circuits, les interdépendances, les dynamiques, la productivité effective, soit pour prendre le pouvoir dessus (ce qui n'en change pas la logique), soit pour en faire un autre. On ne peut donc juger d'un élément comme la monnaie dans l'absolu, c'est seulement par son rôle dans un système donné qu'une monnaie peut être jugée.

### - La double face de la monnaie

L'argent est le concept matériel existant, la forme de l'unité, ou encore la possibilité de toutes les choses du besoin. Le besoin et le travail élevés à cette universalité forment ainsi pour soi dans un grand peuple un immense système de communauté et de dépendance réciproque, une vie qui se meut en soi-même, autonome, d'une réalité morte, vie qui, dans son mouvement, s'agite d'une manière aveugle et élémentaire, et qui, tel un animal sauvage, a besoin d'être continuellement domptée et maîtrisée avec sévérité.

Hegel, *La première philosophie de l'esprit*, p129 (Iéna, 1803-1804)

« L'argent est directement la communauté réelle de tous les individus... mais... la communauté n'est, dans l'argent, qu'une abstraction pure, une chose absolument fortuite et extérieure à l'individu. »

K. Marx, *Grundrisse*, I, 164

Pas besoin de faire un dessin de tous les **défauts** de l'argent qui creuse les inégalités et nourrit l'arrogance la plus ridicule, le tableau en a été fait depuis les temps les plus

reculés. Il y a incontestablement une violence de la monnaie et la monnaie est par définition à l'origine du capitalisme. Il est naturel qu'on s'imagine qu'il suffirait de supprimer l'argent (et le fétichisme!) pour que tout s'arrange pour le mieux mais c'est une conception un peu trop naïve et optimiste sur les rapports humains. Il faudrait une conception plus réaliste et dialectique de l'évolution historique. Si la monnaie est la matérialisation de la société comme totalité, de même que le langage est la matérialisation de la pensée, il est d'autant plus important de se la réapproprier en corrigeant ses principaux défauts, notamment par des monnaies locales fondantes.

Pour créer des monnaies locales, il faut essayer de comprendre ce que c'est mais il n'est certes pas si facile de saisir la nature exacte de la monnaie, d'autant plus depuis qu'elle a été dématérialisée, nature double dans ce qui en fait à la fois une **dette** personnelle et la garantie collective qui l'en différencie. Cette différence est fondamentale qui fait de la monnaie un instrument politique et qui fait qu'on peut contester qu'il y ait véritable création monétaire quand il y a seulement création de crédits mais cela n'empêche pas que l'argent représente une dette qui doit nous être rendue, même si l'argent n'est plus convertible en or. On le voit bien dans un SEL (*Système d'Echanges Locaux*) : on crée de la monnaie en enregistrant une dette, l'ensemble des dettes et crédits s'annulant au niveau global et la monnaie disparaissant si toutes les dettes étaient honorées... Seulement, il ne faut pas oublier l'association et la totalité de ses membres qui en garantissent la valeur. La monnaie est un intermédiaire, ce n'est pas une chose en soi mais une relation qui suppose une totalité, totalité qui ne peut commencer à deux, entre créateur et débiteur, car elle ne devient vraiment monnaie qu'à se détacher de la personne, devenant indépendante comme l'information se détache de son support dans la communication. Pour cela, il suffit donc de créer une association où la monnaie est reconnue par tous les membres, ce qui est le principe du SEL. A partir de là, on a créé un objet social, conventionnel mais effectif, un « fétiche » où les rapports sociaux sont « réifiés » puisque devenus échanges entre choses...

Bien sûr, il vaut mieux des billets qu'une reconnaissance de dettes mais on est bien conscient en ce moment que les billets eux-mêmes peuvent perdre beaucoup de valeur, voire devenir inutilisables. Mieux vaut encore de l'or que des billets, sans aucun doute, ce que les spéculateurs comprennent bien lors des désordres monétaires, mais cela ne protège pas complètement des aléas de la dette, de ce qui fait de la monnaie une dette sociale. Ce qui est le plus difficile à comprendre dans la monnaie, c'est en effet son caractère conventionnel, créée *ex nihilo* comme dette, sans que ce soit n'importe quoi ni pur arbitraire contrairement à ce que certains prétendent. Ce caractère apparaît d'autant plus mystérieux (« grand secret ») que l'argent ce n'est plus de l'or justement. Malgré tout, les premières monnaies étaient plus conventionnelles encore (coquillages ou objets symboliques) et surtout la valeur de l'or n'est pas aussi matérielle qu'on l'imagine. L'afflux d'or en Espagne après la découverte des Amériques a provoqué une **inflation** des salaires (des soldats) et des prix, démontrant que sa valeur n'était pas intrinsèque mais dépendait de sa quantité globale par rapport aux capacités de production. C'est d'ailleurs l'origine de l'économie politique, d'abord mercantiliste et qui a bien du mal à le comprendre, ne cherchant qu'à augmenter sa part de métaux précieux alors que le cours de l'or peut lui aussi s'effondrer s'il y a soudain plus de vendeurs que d'acheteurs. Le grand mystère de la monnaie, c'est d'être un objet global, incarnation du fait que le tout est plus que la somme des parties, c'est véritablement l'esprit de la tribu par la « confiance » qu'on lui attribue !

Depuis qu'elle existe, honnie autant que convoitée, on ne peut croire pourtant que la monnaie n'aurait que des défauts, ni qu'elle serait la cause de tous nos vices. C'est plutôt un objet contradictoire, objet social à la base de l'individuation et qui semble nous rendre complètement dépendants alors qu'on en retire au contraire une certaine indépendance.

C'est ici que le travail de l'anthropologue Louis Dumont dans *Homo aequalis* est incontournable qui rejette le mythe absurde d'un individu indépendant de la société, d'une société qui ne serait pas une condition de l'individu qu'elle forme entièrement pour qu'il parle son langage. L'individualisme n'est qu'une idéologie collective, de même que Robinson n'est qu'un roman à succès. Le seul choix que semble nous laisser la comparaison du système libéral avec les castes indiennes (étudiées précédemment dans *Homo hierarchicus*), c'est l'échange de **l'indépendance** des personnes contre la dépendance des choses. On chante un peu trop les louanges des liens humains qui sont souvent étouffants, inégaux, lieux de la domination et de la contrainte dont le modèle est la famille mais aussi la mafia qui peut certes procurer une certaine indépendance des choses devant les coups durs de la vie mais au prix d'une dépendance totale des personnes ! A l'opposé, on a le mythe de l'indépendance des personnes grâce à l'or et au travail. C'est Rimbaud en Afrique avec sa ceinture d'or qu'il emporte partout avec lui et gagnant sa vie par lui-même n'importe où, jusqu'à l'infamant commerce des armes.

Pour mépriser l'indépendance que nous donne la monnaie, il faudrait surestimer gravement les vertus des rapports humains, qui sont pourtant ce qui nous rend le plus malheureux, et sous-estimer la violence des systèmes hiérarchiques comme des rapports duels. On sait que l'intervention d'un tiers est indispensable dans les disputes et les rivalités. De même, la monnaie a un caractère pacifiant dans les échanges en donnant une matérialisation à la valeur, valant preuve, en payant le prix. Son caractère anonyme et déshumanisant (l'argent n'a pas d'odeur) a la vertu de l'universalité et permet de ne pas rejeter de l'échange l'étranger voire l'ennemi. On sait que donner de l'argent de poche, c'est donner un peu plus d'indépendance aux enfants, que les femmes sans ressources propres sont à la merci de leur mari. Tous ceux qui ont fait l'expérience humiliante de la précarité savent à quel point le manque d'argent nous rend insupportablement dépendants des autres. Ce n'est pas prétendre que la liberté n'est pas confisquée dans le système actuel et que l'argent n'y règne pas en maître impitoyable, mais s'il y a une opposition frontale, véritable guerre des religions, entre un socialisme qui nie l'individu et un libéralisme qui nie la société, ce qu'il faudrait c'est préserver l'équilibre entre rapports marchands et rapports humains, reconnaître les **deux faces** de notre réalité humaine qui sont aussi, de façon on ne peut plus prosaïque, les deux faces de la monnaie, institution sociale de l'indépendance individuelle.

C'est une question d'équilibre à retrouver. Tout dépend, en effet, de la situation de départ, aujourd'hui certes très dégradée, mais il n'est pas si certain qu'il soit toujours préférable d'avoir « plus de liens », comme si ça se passait si bien que ça à la maison, au bureau, au parti, etc... Bien sûr, il faut développer les relations de proximité et il n'y a rien de plus important que nos **liens** familiaux ou amicaux. Il est tout aussi certain qu'au moment des révolutions tous les coeurs s'étreignent mais ce n'est pas vraiment durable et ce n'est pas une raison pour nier la part d'incompréhension, de dépendance, de jalousie, d'agressivité et de sourde oppression qui empestent les rapports humains depuis toujours et dont il faudrait s'émanciper aussi, autant que faire se peut. On ne peut se débarrasser si facilement hélas de tout un pan de notre réalité. Il faut juste garder la bonne mesure : qui veut faire l'ange fait la bête ! Ni l'Etat, ni le communautarisme ne valent vraiment mieux que le marché. La nécessaire réduction des rapports marchands doit rester partielle afin de préserver une part d'anonymat et d'universalité, donc de fétichisme, garder notre double face permettant de jouer le marché contre l'étatisation et l'Etat contre la marchandisation.

On reproche aussi à l'argent de tout quantifier dans une équivalence généralisée mais si c'est bien encore un revers de la médaille, c'est aussi ce qui permet à la monnaie de jouer son rôle d'énergie sociale, de capacité de mobilisation des moyens disponibles. Cette **quantification** mérite toutes sortes de critiques et doit être relativisée mais cela

n'empêche pas qu'elle est productive et que la monnaie constitue un système d'information indispensable à la gestion d'économies dépassant l'économie familiale ainsi qu'à la fluidification des échanges, en particulier en réduisant les coûts de transactions (contrepartie de la « déshumanisation »).

Si l'argent peut être un bon serviteur, on sait que c'est par contre un très mauvais maître et si la monnaie nous procure une certaine indépendance et facilite les échanges, cela ne signifie en aucun cas que ce serait un instrument neutre comme le voulaient les monétaristes, et donc pas du tout qu'elle devrait être gérée par des agences indépendantes et selon des règles rigides. Il faut, au contraire que sa gestion redevienne un enjeu **politique**, c'est-à-dire qu'il faut y introduire la réflexivité de ses effets collectifs, sans sous-estimer la difficulté d'en maîtriser la puissance, ni les excès où cela peut conduire. Insister sur le caractère conventionnel et social de la monnaie, puisqu'il suffit de faire une association pour créer une monnaie interne, ne signifie absolument pas qu'on pourrait en faire n'importe quoi pour autant, ni qu'elle aurait une autonomie quelconque par rapport aux capacités de production et à la puissance qui l'émet. Ainsi, il est clair pour tout le monde que la puissance du dollar est adossée à la puissance des USA, aujourd'hui en déclin. C'est ce qui rend problématique aussi bien les « monnaies libres » qu'une monnaie universelle alors que déjà l'Euro montre la difficulté d'une monnaie commune pour des économies trop disparates et qui n'ont pas les mêmes cycles.

#### - Les monnaies locales

C'est singulièrement au niveau local, de la municipalité ou d'une communauté de communes, qu'on peut expérimenter à la fois les potentialités de la monnaie et sa réappropriation politique dans une démocratie de face à face qui peut s'ajuster au terrain. Les monnaies locales ne sont pas assimilables aux devises convertibles, qu'elles ne peuvent avoir l'ambition de remplacer, seulement d'en corriger les défauts et de poursuivre d'autres objectifs économiques et sociaux, d'abord en n'étant pas thésaurisables (ni convertibles). En effet, ce sont ce qu'on appelle des « **monnaies fondantes** » dont la valeur « fond » avec le temps. La perte de valeur peut être de quelques pour cent par mois, un peu comme si on internalisait une inflation minimum, mais incitant surtout à la circulation de cette « monnaie de consommation » qui ne permet donc ni la capitalisation ni l'augmentation des inégalités. Comme sa validité reste locale, une monnaie locale intensifie les échanges locaux, créant une véritable économie parallèle qui peut échapper au moins partiellement aux taxes ordinaires, faussant explicitement la concurrence au profit des échanges de proximité. Il faut bien sûr que l'économie locale puisse suivre. Ce serait retomber dans les errements des monétarismes que de se limiter à une monnaie locale alors qu'elle ne prend tout son sens qu'à s'intégrer dans un système alternatif combinant production, distribution, circulation (voir « [revenu garanti, coopératives municipales et monnaies locales](#) » et « [Changer de système de production](#) »).

Ce n'est donc pas du tout un instrument magique mais qui demande au contraire une gestion fine. Il n'empêche qu'il ne faut pas y voir un gadget non plus. L'écologie, c'est essentiellement la relocalisation pour réhabiter son territoire. Et la relocalisation, c'est en premier lieu des monnaies locales qui manifestent la **puissance** de la monnaie pour créer une communauté sans dresser des barrières infranchissables ni s'enfermer dans le communautarisme, sauvegardant tout au contraire l'indépendance de l'individu. Loin de représenter l'anonymat du capital, lorsqu'elles sont locales les monnaies réalisent une véritable socialisation des individus dans un échange de face à face où les individus ne sont pas isolés mais intègrent leur appartenance au lieu, tout en gardant leur autonomie entière (ce ne sont pas des monnaies affectées, leur utilisation est libre). Pour cela, on peut remarquer que les monnaies locales procèdent en marquant leur différence avec l'extérieur tout en assurant une indifférence à l'intérieur, comme toute quantification. Peu importe à qui on achète en monnaie locale pour autant que cela reste dans la commune.

Par rapport au troc on peut parler à propos de la monnaie d'une « puissance de l'indifférence », pour reprendre l'expression de Hegel dans son « Système de la vie éthique » (p137) qui en fait le principe de l'échange. Rien à voir cependant avec l'anonymat du capital qui traite de façon purement financière des affaires au loin. Les monnaies locales ajoutent, en effet, la limite du lieu, rétablissant une différence avec l'extérieur même si la barrière n'est pas infranchissable (toute monnaie peut se convertir malgré tout dans une autre) et qu'elles ne remplacent pas les monnaies nationales.

Il ne s'agit en aucun cas de nier les **pathologies** de l'argent, quand le moyen devient sa propre fin pris dans une accumulation insatiable (ce que Aristote appelait la chrématique). Il ne s'agit pas de nier non plus les inégalités insupportables qu'il permet et qu'il faut corriger, ni la déterritorialisation qu'il provoque avec le règne de l'abstraction et de la quantification. Les monnaies locales montrent qu'il y a cependant une autre face de la monnaie, sa dimension politique que le néolibéralisme a tenté de nier. Il ne s'agit pas non plus de dire que les monnaies locales suffiraient à corriger tous les défauts de l'argent et de la cupidité, ne se substituant pas du tout aux devises convertibles, notamment parce qu'elles ne permettent pas l'investissement privé (par contre, les monnaies locales peuvent servir à l'investissement public, ainsi un île britannique avait créé une monnaie locale pour construire une halle !). Les monnaies locales sont seulement des monnaies complémentaires et des instruments de la relocalisation permettant de se réappropriier la monnaie tout en réduisant les effets pervers du règne anonyme de l'argent.

Il y a un autre avantage des monnaies locales qui se fera sentir très concrètement si les désordres monétaires s'amplifient, comme en Argentine en pareille circonstance, les monnaies locales ayant essayé alors, avec plus ou moins de succès, de pallier à l'effondrement de la monnaie nationale. C'est là où l'on voit qu'une monnaie unique peut avoir des effets désastreux lorsqu'elle s'écroule, illustrant l'avantage de la diversité, de la **modularité** et de la pluralité des monnaies (des systèmes). Il faut privilégier l'approche territoriale avec ses différents niveaux mais il peut y avoir d'autres sortes de monnaies complémentaires que les monnaies locales et Bernard Lietaer situe une zone de viabilité du nombre de monnaies entre uniformité et dispersion permettant assurer à la fois une bonne résilience et une bonne efficacité, sachant que l'efficacité maximum n'est pas ce qui est le plus durable, leçon bien connue de la biologie comme de l'écologie. Il est important, en tout cas, de ne pas avoir une vision totalitaire des systèmes biologiques constitués d'organes différenciés, de même qu'il est vital de donner le plus d'autonomie possible au local.

Au sujet de la monnaie comme pour le reste, rien ne sert de parler de généralités dans leur abstraction ni de condamnations morales simplistes et sans aucune effectivité quand il faudrait comprendre son rôle dans un système. Comme en toute chose, ce sont les **contradictions** de la monnaie, de la socialisation et de la liberté qu'il faudrait reconnaître, sans renoncer à réaliser les possibilités les plus novatrices de l'époque afin de poursuivre l'émancipation de l'individu dans une société solidaire.

Pour l'instant, il s'agit surtout d'essayer de sortir du capitalisme comme système et donc du salariat, non pas de sortir du marché comme mode d'échange ni supprimer l'argent, encore moins tout système de production dans l'illusion de retrouver un état supposé naturel, mais plutôt de construire un système **alternatif** dans une économie plurielle - avec des monnaies alternatives. Si on admet que nous participons toujours à un système de production, une culture, une société qui nous déterminent, au lieu de s'imaginer pouvoir s'en débarrasser, on peut essayer de les transformer et de les réguler collectivement, démocratiquement, prendre le pouvoir sur la totalité et construire d'autres systèmes moins insoutenables qui nous donnent un peu plus d'autonomie, pas moins ! Il faut bien dire, cependant, que ce genre de dispositif concret paraîtra bien trop exotique ou pas assez radical, position de l'alternative qu'on peut rapprocher des *transition towns* anglo-saxonnes

mais qui reste très minoritaire dans notre pays, plutôt partagé entre réformisme gestionnaire et révolutionnaires sans révolution. Ces alternatives locales à la globalisation marchande se situent pourtant dans le mouvement réellement existant, prolongeant des expériences concrètes un peu partout dans le monde. Elles devraient s'imposer par les faits plus que par nos préférences subjectives, en réponse à la crise systémique que nous vivons, tout comme la crise monétaire Argentine a permis l'efflorescence soudaine d'une multitude de monnaies locales, pour des raisons qui n'avaient absolument rien d'idéologique...

Jean Zin, le 2 novembre 2010